

" Des Souvenirs "

A notre départ d'un pays que nous chérissions tous, nous avons un peu trop facilement secoué sur le seuil la poussière de nos souliers... Il nous a fallu, il m'a fallu aller à notre Congrès pour me prendre à redire les vers de Rodenbach :

- « *Au sortir du Collège, abri calme et dormant,*
- « *J'ai pleuré mon enfance et j'ai confusément*
- « *Senti qu'un peu de moi restait là dans la pierre.*

Il a fallu quelques embrassades, quelques évocations de chauds souvenirs pour revoir presque religieusement notre bahut et y revivre un moment du passé. Il a fallu quelques visages oubliés puis retrouvés avec émotion pour grimper les marches du perron, parcourir une fois encore, les galeries, les classes, les dortoirs de notre Collège. Une chanson nous a attendris et nous sommes partis pour un long pèlerinage. Tout au long de celui-ci des ombres se sont levées, les ombres des vieux et chers copains de nos six années de bahut : d'abord celles de ceux qui nous sont les plus chères, celles de ceux qui gravent nos cœurs, ombres de ces frères qui ont donné leur vie à cet amour sacré de la terre natale : Guy le footballeur acharné, " musicien stylo " des études trop longues, Michel le basketteur, " petit Michel " pour nous tous, garçon plein de charme et de gentillesse, le doux mais rugueux rugbyman Claude, ceux de Rabat s'en souviennent, lâchement fusillé, Henri le charmeur, " Bel Ami " surnommé ainsi en raison de ses succès féminins sur le boulevard, " Rouquain " dit " Patte gauche " aimable vantard qui pour nous savait mieux que Camus, dire les " charmes " des touffes de lentisques et d'absinthes des ruines de Tipasa... Amis, sans que votre souvenir puisse quitter notre pensée, pardonnez-nous mais à Nice, l'alcool et l'amitié retrouvée aidant, d'autres ombres sont venues se joindre aux vôtres. Nous avons revus tous nos amis assis sur ces bancs magnifiquement gravés de vos noms... Ombres surgies de notre adolescence nous avons revu ensemble " Spada " le bûcheur qui voulait être toubib et y a réussi, Midou la passoire, " fraaaaseur " impénitent devenu avocat, " les trois armoires à glace " dont j'étais le " guéridon " ; " Castel " le rugbyman qui nous faisait chanter " Suzon " ; la brochette de Dinah : Donald, Fanfan, Madio et Jacquot, formant le quarteron " d'âââanes en araaabe " (à lire avec l'accent de Djilali) que " Maurice " retrouvait fatalement aux " schiotts " et puis celui que nous aimions particulièrement parce qu'il personnifiait " notre contestation à nous ". Nihiliste intégral de notre adolescence, " Jean d'Affreville " (usons de pseudonymes) le cancre magnifique (cela n'est pas péjoratif mais admiratif) celui que même " Maurice " (avec une majuscule

pour l'affectueux respect que nous lui devons) que même Maurice, disais-je, respectait, honorait, adulait, engueulait, admirait presque parce que jamais il n'avait pu le " dresser ". Jean le taciturne, l'indifférent, l'indolent, le nihiliste était l'ami de tous. Ceux du FCB, de l'USB, de l'USOM, de l'OM, de l'ASB, tous et j'en passe, le vénéraient parce qu'il ne faisait rien. Même, quand, joie suprême, il consentait à pousser le ballon avec nous dans la cour, il ne faisait rien. Il synthétisait avec beaucoup d'humour, un rare bonheur et une splendeur inouïe tout ce qu'un seul être peut rassembler de négatif. Dans la cour, en étude, en cours, il ne faisait rien, toujours épuisé de ne rien faire. Il ne faisait rien mais ce qui s'appelle rien. Il ne lisait point par snobisme philosophique de grands auteurs comme " Boudou " et " Boupratato ", ne bricolait point comme " Trompe-la-Mort " ainsi dénommé après un penalty mémorable, ne rêvait point aux filles comme son complice " Jeannot de Marengo " auteur de lettres inoubliables écrites en cachette et attribuées à ses conquêtes...

Attention tout de même ! Les glandes de Jeannot fonctionnaient à merveille mais l'esprit de contradiction ne le tourmentait pas. Lymphatique major, à quoi passait-il son temps ? A rien, et c'était là qu'il était superbement magnifique, et tout bonnement admirable. Il avait l'art de ne rien faire tout en laissant paraître une activité débordante. Tous se laissaient prendre, même cet admirable professeur qu'était " Patcho ", même lui, si vigilant diriez-vous ? Et oui. L'admirable " Jeannot " passait pour le penseur, le philosophe que l'exercice de haute voltige du " Borsalino " de Monsieur Péquignot laissait froid, alors qu'il provoquait chez les autres respect et admiration. En étude, notre ami excellait : comment user ces longues heures ? Ici, son génie se révélait. Ces interminables soirées le portaient au paroxysme de son talent. Aussitôt assis il érigeait un rempart sur sa table qu'il occupait seul et choisissait tout au fond de l'étude, contre le mur de la galerie, côté jardin. Cela lui permettait à la fois de vivre à l'abri des rondes régulières de " Maurice " et de guetter. Ce rempart était constitué par deux énormes lexiques de latin et le Larousse. Jean était en moderne et empruntait le tout à " Zinzin " qui conservait ces reliques, bien qu'en moderne lui aussi, par respect pour les humanités du grand-père qui fournissait les deniers du dimanche. A l'abri de cette forteresse, Jean disposait son stylo, ouvrait cahiers et livres... il était prêt à ne rien faire... Alors, ainsi paré, demi-courbé, ses arrières assurées, il guettait... Il guettait comme un soldat au créneau ou un garde du haut d'un phare. Que guettait-il ? Tout et en premier " Chaussette ", cet innommable pion " Chaussette ", surnom assez transparent pour qu'il soit besoin d'insister. Cet homme incolore sinon inodore, affligé par surcroît de vers sur le nez, d'une myopie conséquente et d'une demi-surdité, faisait l'étude. Il se disait répétiteur et lui fallait dix " r " pour dire ce mot. Nous lui sommes aujourd'hui redevables d'une longue série encore trop brève à notre gré, d'études où le chahut atteignait une magnificence inégalée. Jean guettait " Chaussette " pour signaler la moindre de ses défaillances qui automatiquement déclenchait le concert et l'euphorie générale. En période, dite calme, Jean paraissait indifférent mais guettait toujours : les copains dont il sollicitait l'amitié du regard, l'horizon au-delà des vitres, la

vitre de la cour, le couloir de Maurice, le jardin d'honneur, les tables qui grinçaient, les mouches de la saison, brunes en hiver et grises en été, parfois les heures qui passaient... Les yeux mobiles comme ceux de l'écureuil, l'oreille dressée, ou sérieux, ou souriant, ou gouailleur, sans répit ce garçon unique symbolisait la vigilance du néant. Parfois il se tournait et dans son casier changeait de place un bouquin ou la photo de l'artiste de cinéma, Bardot du moment, parfois il sortait son canif pour poursuivre une œuvre d'art de longue haleine en gravant sur sa table une femme nue. Je pense que c'était là le seul véritable travail sérieux de toute son année. Bientôt lassé par son effort, il s'interrompait, refermant son couteau, il lançait une œillade fraternelle au premier d'entre nous qui croisait son regard. Il tenait à notre amitié, nous tenions à celle de ce génie. C'était notre prince de la contestation et de la négation, nous l'adorions, nous en étions fiers. Vers 18 h. 15, trois quarts d'heure avant le dîner, il tirait son portefeuille : c'était l'heure où quotidiennement il barrait un jour sur son calendrier comme on fait au régiment, " un de moins ". Cette constatation lui procurait un indéfinissable sourire, il se frottait les mains, remettait son calendrier, lorgnait encore une autre photo d'artiste, grattait sa pomme d'Adam, empochait son portefeuille, faisait craquer fortement ses phalanges, ce qui irritait particulièrement " Chaussette ", bâillait " discrètement ", sifflotait imperceptiblement pour accompagner Guy qui déjà mandolinait sur ses dents à l'aide d'un porte-plume... la soirée se terminait lentement... Ainsi placidement, sans s'énerver, sans agitation excessive, en toute quiétude, " Jeannot " usait les heures, usait les profs, usait " Chaussette " et les pions, usait ses fonds de culotte en épiqueurien merveilleux.

Il fallait pourtant, pour pouvoir " draguer " sur le boulevard, échapper aux colles et présenter un semblant de travail. C'était facile : l'un d'entre nous, c'était un honneur, lui passait sa copie qu'il cuisinait à sa mode. Quant aux leçons, il devait être pourvu d'une mémoire prodigieuse car une simple lecture avant la classe lui permettait de friser l'abîme...

Amis, vous qui lisez ces lignes, sachez que notre ami est aujourd'hui un brillant officier. Qu'il nous pardonne si nous l'imaginons, en toute amitié et avec beaucoup d'affection, pourvu d'une sinécure, comme l'armée seule peut en procurer, à guetter derrière un parapet de dossiers et de cartons le vol des heures.

Terminons avec lui ce propos, non sans évoquer les ombres de nos chers professeurs, ceux qui nous imposaient un respect salutaire et ceux qu'avec notre belle inconscience nous n'hésitions pas à plonger dans l'exaspération. Remercions Patcho, Péquin, Maurice, Djeddou, Patte folle, etc... tous ceux que nous souhaiterions pour nos enfants et qui ont fait de nous des hommes.